



« A Funtana d'Altea » : un récit de Ghjacumu Thiers

« Corse-Matin : Pourquoi êtes-vous réticent lorsqu'on dit que « A Funtana d'Altea » est un roman ?

— Ghjacumu Thiers : On pourrait trouver oiseuses, et, la question, et, ma réponse, si l'obsession du genre romanesque n'était pas une caractéristique des littératures en langue minorée. Pouvoir écrire un roman en corse est considéré comme une preuve très ostentatoire de la dignité de notre langue. Mais a-t-on vraiment besoin de romans pour penser que le Corse est une langue à part entière. C'est pourquoi je préfère dire que mon livre est un récit. Les écrivains corses n'écrivent pas pour montrer que le Corse est une langue.

— C.-M. : Quel est donc votre propos ?

— G.T. : Le plaisir, le plaisir ! En parlant du corse, nous sommes d'habitude volontiers inquiets ou carrément tragiques. Notre discours devient alors grandiloquent et un peu ridicule : on parle de naufrage, de sauvetage et de sacrifice. Il n'y a certes pas de quoi pavoiser, mais doit-on pour autant boudoir son plaisir et taire la satisfaction, l'épanouissement que procure l'expression en langue corse ? Manier notre langue, la découvrir apte à exprimer, sans raideur, les moindres nuances de ce que l'on veut dire procède tout bonnement du plaisir de créer. C'est tout bête mais le Corse n'est voué ni aux pleurs ni au sacrifice.

— C.-M. : Quelle est donc la matière de ce... récit ?

— G.T. : J'ai mis en place une situation de narration. Le narrateur soliloque en présence d'une interlocutrice qui reste muette. Je n'ai rien inventé : « La Chute » de Camus est campé sur ce type de narration. Celui

qui dit « je » est Brancaziu, témoin d'une société insulaire en crise depuis de longues années. Ce « poète microrégional » répond d'ordinaire avec complaisance aux nombreux journalistes qui déferlent sur l'île au moment les plus agités : violence, identité culturelle et comportements électoraux sont leurs thèmes favoris. Or, voici qu'une journaliste italienne entreprend de l'interroger sur lui-même. La raison de cette stratégie médiatique est évidente : elle cherche à dépendre la société à travers une individualité.

— C.-M. : Mais Brancaziu n'est pas dupe de la situation.

— G.T. : Bien entendu, mais cette circonstance le plonge dans le plus grand désarroi. Il sera amené à laisser apparaître la trame de son histoire personnelle, de ses refoulements et de son inscription dans une histoire sociale où les traits de la personnalité s'estompent devant l'image que lui renvoie autrui. Porté par une parole qu'il ne domine plus, le narrateur va s'enliser dans les dérivés du passé qui ensablent son présent. Au centre de sa nostalgie, le quartier pitoyable mais attachant de l'enfance ainsi que les premières amours, plus rêvées que vécues. Amours maladroites et un peu sordides que Brancaziu a sublimées en l'insaisissable figure d'Altea poursuivie en chaque femme et jusqu'en la personne de la journaliste à qui il parle. A force de se composer un visage et un discours conformes à ce qu'il croit être son image publique, le narrateur est devenu incapable d'émotions vraies. Altea repartie il tente en vain de lui écrire clairement, ce qu'il n'a pu dire de vive voix : il n'est dans l'île, de bonheur vrai qu'à condition de consentir étroitement au modèle de la vie collective. Or la personnalité

étriquée de Brancaziu porte malgré tout une sensibilité d'artiste qui l'excepte du commun. Incapable de transformer sa rêverie en projet, il contemple du quai les navires qui partent pour la terre ferme ou pour des îles inaccessibles bien que très proches. La seule compensation est son regard lucide et une certaine causticité qu'il exerce aussi contre lui-même.

— C.-M. : On a cependant l'impression que le livre est une fresque, avec une foule de personnages ?

— G.T. : La présence de Brancaziu n'exclut pas d'autres voix. Les deux autres personnages principaux sont Niculau Santi et l'ancien chef de bande des garnements de A Funtana Nova. Ce dernier est resté rivié à la misère de ses origines. Il est victime de l'injure sociale que constitue son état de soumission à la municipalité qui l'emploie comme jardinier mais l'utilise comme client et agent électoral. Pour punir ceux qui l'humilient et purifier la ville, il allume un incendie dans lequel il périra. Quant à Niculau Santi il affecte vis-à-vis de Brancaziu et du menu peuple une condescendance dont on ne sait si elle est de classe ou si elle cache le reniement de ses propres origines. Ainsi réunis les trois personnages représentent trois modalités d'une seule et même identité.

Avec ces trois individualités avec les autres silhouettes et les visages entrevus j'ai voulu composer un portrait unique : la ville prise entre les deux appels de la mer et de la montagne, de l'intérieur et de l'extérieur, de l'éthnie et de l'histoire. La cité a secrété son identité propre que représentent les platanes, les quartiers, les ruelles et la place « métaphysique » où se fait entendre l'appel d'un ailleurs impossible à



Ghjacumu Thiers.

(Photo Jeannot Filippi)

atteindre. La population n'est pas à la mesure du lieu qu'elle habite. Oublieuse d'un passé commercial qui aurait pu lui donner quelque grandeur, elle se borne à évoluer dans un espace restreint qu'elle a cloisonné en quartiers repliés sur eux-mêmes et s'obstine à répéter des mots et des gestes dont elle a perdu le sens. La culture se limite ici au culte des convenances sociales et des célébrités locales, personnages falots, soucieux d'honorabilité et de prébendes municipales.

— C.-M. : On vous croyait moins féroce envers votre ville natale : Bastia...

— G.T. : Ce n'est pas contradictoire, d'ailleurs la ville de A Funtana d'Altea n'est pas Bastia de la réalité. J'ai certes utilisé le décor et les lieux de mon enfance : Funtana Nova, A Traversa, A Marina, San Nicula, etc. mais l'ensemble a été recompo-

sé en fonction de la thématique que je viens d'indiquer. De même les personnages : ni tout à fait fictifs ni tout à fait réels. Je n'ai recherché ni le pittoresque ni le documentaire ni le réalisme, j'ai seulement voulu donner corps à une réflexion sur la nécessité où nous nous trouvons de toujours nous construire un présent. Chez nous l'existence individuelle est à la fois déterminée et vivifiée par l'identité collective qui est une ressource si l'on accepte de la penser au lieu de la subir. Sur cette réflexion j'ai construit la métaphore littéraire d'une cité insulaire qui n'est plus la communauté rassurante du village et qui pourrait devenir métropole si elle en avait l'audace. Mais si je n'ai pas réussi à effacer l'image de Bastia, tant mieux : c'est une ville que j'aime.

Propos recueillis
par Daniel CERANI.



L'information
scientifique

Les résultats des examens

Etudes corses

Ont obtenu la licence de langue corse : Jean-Yves Acquaviva, Jean-